

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard DUBUIS

Hommage à Georges Borgeaud

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94b, p. 57-60

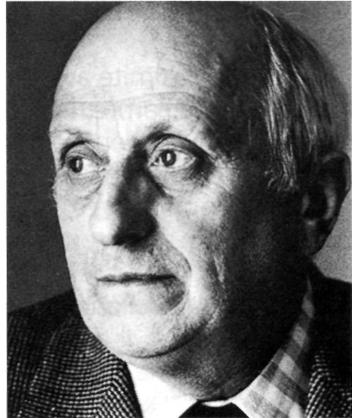
© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Hommage à Georges Borgeaud

Homélie prononcée par M. le Curé Bernard Dubuis, le 10 décembre 1998 à Collombey-Muraz

L'Evangile de Jean était l'Evangile préféré de Georges Borgeaud. Comment ne pas être remué en écoutant le Prologue du IV^e Evangile? Comment ne pas être éveillé à ces mots quand on est écrivain ou simplement quand on est perméable au poème?

AU COMMENCEMENT: LE VERBE - LA PAROLE.



La question du commencement est une question fondamentale: d'où venons-nous? Connaître notre origine, c'est aussi connaître notre fin, notre finalité ... Où allons-nous? Nous allons d'où nous venons. Mais où? La question reste ouverte: elle rend l'histoire et la liberté possibles, elle ouvre l'histoire de la liberté. Et ce n'est sans doute qu'à la fin de notre vie que nous connaissons notre origine.

Il me semble que la vie et l'œuvre de Borgeaud, indissociables, sont travaillées par cette question de l'origine. A travers la recherche de son PÈRE qu'il n'a jamais connu, ce père sans visage et sans nom, il quête incessamment son origine. Par cette quête, sorte de chemin de crête, il se tient à proximité de l'origine ... Il boit à la Source de tout ce qui vit et respire. Et le Silence est le chemin vers la Source. Il le dit lui-même:

«Le Rien me paraît aussi profond et bénéfique que le silence. C'est où je le trouverai encore que j'irai. A le vivre on touche à l'absolu. L'âge

apprend que les présences les plus apaisantes sont celles des gens ordinaires ... insignifiants même car ils ne dérangent pas notre personne profonde dont nous sommes les seuls maîtres et connaisseurs...»

Borgeaud aime la ville, les capitales, Rome, Paris, Londres. Parce que la ville, c'est l'homme, le visage, l'aventure, l'excès, le périlleux. Pour lui, la ville a quelque chose de dur et d'attendrissant ... Mais quand il est saturé, il reprend le chemin du pigeonier, le chemin de l'ermitage, le chemin du Silence qui mène à la Source. Il écrit: «Enfin, j'aspire à ne plus me laisser, comme une guêpe, engluer dans le sucre ou le vinaigre des conversations. Le silence des campagnes répare les multiples agressions inhérentes à la vie citadine, annule sans pitié et brutalement le superflu et la dispersion. Ce n'est pas que le contraste soit immédiatement bénéfique. Il existe toujours un moment de panique de se sentir en suspens; on se demande alors ce que l'on est venu faire en marge de tout». Mais après un temps où il se sent en suspens, Borgeaud retrouve l'origine, le commencement:

AU COMMENCEMENT: LE VERBE.

Et cette proximité avec l'origine, la Source, le met en fraternité avec le vivant, avec l'arbre, l'oiseau, l'eau de la rivière, le chat: «s'arrêter au bord d'une rivière, en plein champ, pour écouter le jaillissement de l'eau sur une pierre au milieu de son lit.» «Dans le Quercy je retrouve le silence, le contact avec l'intensité des choses. Ainsi la fraise, comme un petit animal avec sa forme unique, son parfum, son goût incommensurables qu'aucun humain ne pourrait susciter...»

Le chemin du silence qui mène à notre origine, à la Source, n'est pas un chemin privé. Il est en chacun et possible pour chacun, et unique pour chacun. Mais quand le chat, le coquelicot, le voisin nous sont étrangers, c'est que nous les percevons en dehors de l'origine commune ...

AU COMMENCEMENT: LE VERBE.

Il n'est jamais trop tard pour entrer en silence et boire à la Source, pour devenir un familier des choses et des êtres. Et c'est encore Borgeaud qui le dit, qui écrit: «Un peu tard, sans doute, mais j'aime la lente progression vers la plénitude spirituelle plutôt que vers la réussite douteuse, préférant encore m'intégrer à des chardons, des cailloux, des avoines folles, aux oiseaux, aux papillons et aux insectes qui pullulent sur les terres...»

AU COMMENCEMENT: LE VERBE.

Au cours de l'office religieux, une personne de l'assistance lut plusieurs poèmes choisis par Georges Borgeaud lui-même, dont *A la lumière d'hiver* de Philippe Jaccottet.

Les larmes quelquefois montent aux yeux
comme d'une source,
elles sont de la brume sur des lacs,
un trouble du jour intérieur,
une eau que la peine a salée.

La seule grâce à demander aux dieux lointains,
aux dieux muets, aveugles, détournés,
à ces fuyards,
ne serait-elle pas que toute larme répandue
sur le visage proche
dans l'invisible terre fit germer
un blé inépuisable?

Philippe Jaccottet, *A la lumière d'hiver*

Borgeaud à redécouvrir:

Les romans: *Le préau* (L'Age d'Homme / Poche Suisse, 1982), *La vaiselle des évêques* (Gallimard, 1959), *Le voyage à l'étranger* (Bertil Galland / Grasset, 1974).

Les essais: *Italiques* (L'Age d'Homme, 1969), *Le soleil sur Aubrac* (24 Heures / Grasset, 1969), *Mille feuilles*, I et II (La Bibliothèque des Arts, 1997 et 1998).

Borgeaud, Georges (1914-1998)

Les Lettres viennent de perdre un auteur sans histoire que, dès demain peut-être, un courant d'oubli réduira sa durée au feu d'une allumette dont il ne restera que le charbon. On raconte déjà que l'on ne sait pas très bien où sa dépouille a abouti. En Suisse, son pays d'origine, en France, son pays d'adoption? A Chandolin, dans le Valais, où il avait été heureux durant un seul été? Au cimetière d'un village du Quercy? On ne sait jamais où les hirondelles meurent.

Il avait taillé sa flûte dont il jouait dans le concert littéraire dans un roseau des marais de la mémoire d'où il tirait la substance de ses partitions et de ses thèmes parmi lesquels les plus obstinés: l'éloge de la solitude et du silence, de l'indépendance absolue, du vagabondage de l'esprit et du corps. En cela, il ressemble au merle de l'Américain Frost qui fit l'éloge du chant de l'oiseau dont le jabot ne contient que des brèves, mélancoliques et répétitives variations sur un ton mineur où l'amour, bien entendu, trouve ses notes mais aussi les accents de la peur, de la colère, de la protestation et les roulades de la moquerie et du rire. Tout cela est contenu dans le quotidien des hommes.

Borgeaud a eu beaucoup de chance, vraiment d'avoir reçu une portion de temps généreuse - on dit quatre-vingts ans. Rien ne le pressait à écrire. Pourtant, il ne fut passionné que par cela, tout au moins s'est-il obligé un peu à le dire. Ça fait bien! Il est mort raisonnablement tard, ce qui lui a permis de pratiquer une sorte de paresse dont Ramuz disait qu'elle est une forme de la contemplation. Il n'a livré aucun message, défendu aucune doctrine, ne s'est astreint qu'à de rares disciplines dont il respectait la nécessité, particulièrement dans ses écritures et encore il ne fut pas assez sévère à ce propos. Sans grande ambition, quelques lauriers ont glissé sur son front sans qu'ils lui remontent à la tête, bien trop intimidé qu'il fut par les énigmes superbes et terribles du monde et par sa propre existence. Les fleurs qu'on lui jeta au fond du trou, réelles ou rhétoriques, ont été, avant la nuit définitive, ce que les vivants ont pu écouter sur quelqu'un dont la vanité avait disparu avec lui.

J. Garcin, *Le dictionnaire Littérature Française contemporaine*, François Bourrin, 1988, pp. 62-63.

Georges Borgeaud étudia au Collège de l'Abbaye pendant l'année scolaire 1927-1928, puis de 1931 à 1933. Son roman *Le Préau* lui permit d'exorciser les doutes d'une adolescence douloureuse et hésitante passée au Collège.